



Francis Chateauraynaud et Josquin Debaz, *Aux bords de l'irréversible : sociologie pragmatique des transformations*

Émilie Perault et Sophie Tabouret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rac/1790>

ISSN : 1760-5393

Éditeur

Société d'Anthropologie des Connaissances

Référence électronique

Émilie Perault et Sophie Tabouret, « Francis Chateauraynaud et Josquin Debaz, *Aux bords de l'irréversible : sociologie pragmatique des transformations* », *Revue d'anthropologie des connaissances* [En ligne], 13-3 | 2019, mis en ligne le 01 septembre 2019, consulté le 26 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rac/1790>

Ce document a été généré automatiquement le 26 février 2020.



Les contenus de la *Revue d'anthropologie des connaissances* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Francis Chateauraynaud et Josquin
Debaz, *Aux bords de l'irréversible :
sociologie pragmatique des
transformations*

Émilie Perault et Sophie Tabouret

RÉFÉRENCE

Francis Chateauraynaud et Josquin Debaz, *Aux bords de l'irréversible : sociologie
pragmatique des transformations*, Paris : Pétra, coll. « Pragmatismes », 2017, 646 p.

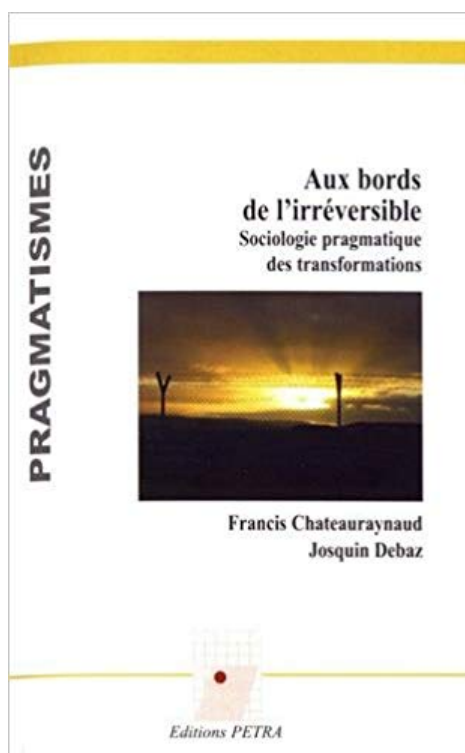
1 Face à la crise environnementale, avon-nous atteint le point de non-retour ? Et en quoi la réponse à cette question esquisse-t-elle les orientations de la société de demain ? C'est en suivant l'activité argumentative de ceux qui prennent part aux multiples controverses environnementales et par le souhait de réconcilier la sociologie pragmatiste et la sociologie critique que Francis Chateauraynaud et Josquin Debaz tentent de répondre à ces questions dans leur dernier ouvrage¹.

2 Si la crise est massive et protéiforme², s'il y a urgence et que nous faisons face à une avalanche de problèmes, le catastrophisme n'en constituerait pas l'unique mode d'appréhension et de résolution. Pour les auteurs, nous serions *aux bords de l'irréversible* - comme si nous étions en haut d'une falaise, pris par le vertige et prêts à tomber - et nous aurions

encore quelques marges de manœuvre. Le pari que font les auteurs est le suivant : il s'agit pour eux de replacer le registre catastrophiste dans une pluralité de possibles et de reconnaître les engagements d'acteurs plus discrets (qu'ils soient militants, habitants ou scientifiques) et doués d'une connaissance expérientielle, ancrée dans les milieux sensibles. Contre l'exploitation du gaz de schiste ou les empoisonnements à l'amiante, face à la fragilité des centrales nucléaires ou des entités menacées par les grands projets jugés inutiles, se mettent en place des batailles qui révèlent des attachements individuels et collectifs au monde. Face à la complexité de la crise, comment faire compter ces voix³ et qualifier les visions alternatives qu'elles fabriquent, et comment comprendre l'emprise des discours catastrophistes et de l'urgence politique ?

3 Pour répondre à ces questions, les auteurs introduisent la *pragmatique des transformations*. Selon eux, cette dernière aurait l'ambition d'embrasser les multiples controverses environnementales que fait émerger la crise et de saisir leurs interconnexions, sans perdre la singularité des configurations. Elle résoudrait le problème de la séparation entre local et global, ou entre approche micro et macro du social, et permettrait de déployer une sociologie de l'emprise, attentive aux relations de pouvoir et aux ressources pour l'action.

4 Le livre se compose de quatre parties dans lesquelles se répartissent douze chapitres : la première se concentre sur les acteurs qui tentent de faire de l'environnement un enjeu global et s'intéresse au processus de détermination du futur à travers les discours qu'ils produisent. La deuxième partie, que les auteurs disent « plus classique », est une description *sociobalistique* des grands dossiers qui lient sciences et technologies, où ils cherchent à identifier les points de basculement et à établir des tendances générales depuis la singularité des trajectoires de chaque controverse et des énoncés. La



troisième partie s'intéresse à l'expérience des milieux en interaction et renoue avec la phénoménologie de la perception. La quatrième partie leur permet de préciser leur *pragmatique des transformations*.

- 5 Dans la suite de cette note de lecture, et considérant la prolifération des cas et des notions, nous nous concentrerons sur deux concepts particulièrement stimulants pour réfléchir aux controverses environnementales et qui nous permettent de traverser le livre et d'en restituer les arguments : les futurs, qui prolongent les travaux de Francis Chateauraynaud depuis *Les sombres précurseurs* (1999), et les milieux, notion déjà esquissée dans *Argumenter dans un champ de force* (2011).

La pragmatique des futurs

- 6 Dans la première partie du livre, les auteurs déploient une *pragmatique des futurs* afin de démontrer que toutes les visions sur le futur embarquent des orientations politiques. La *pragmatique des futurs* leur permet de saisir les fondements du discours catastrophiste et ses mécanismes d'emprise sur d'autres manières d'appréhender la crise. Partant du postulat que le futur n'est pas déterminé par avance, leur objectif est de fournir des prises sur le futur aux collectifs minoritaires qui participent aux controverses environnementales et, dans le même coup, d'offrir une méthodologie d'analyse des discours sur le futur censée dépasser la sociologie des controverses.
- 7 Pour ce faire, ils s'intéressent à la façon dont les scientifiques et les acteurs du risque tentent de faire de l'environnement un enjeu global. À travers le prophétisme éclairé de Bruno Latour (2015), l'hypothèse d'un effondrement brutal par Pablo Servigne et Raphaël Stevens (2015) ou encore les rapports alarmants du GIEC, les auteurs montrent comment les registres du catastrophisme et de l'inéluctable ont atteint une grande *puissance d'expression* dans les discours dominants et les institutions du risque. Malgré les joutes intellectuelles qui font rage parmi les scientifiques engagés dans la controverse de l'Anthropocène, alors que les acteurs du risque peinent à hiérarchiser les causes et les enjeux ou à les faire entrer dans un espace de calcul partagé, ces acteurs s'accordent à dire que nous avons atteint le point de non-retour. Comment arrivent-ils à tenir ce consensus et à évincer d'autres visions du futur ? Selon les auteurs, « plus qu'une pluralité de récits pointant vers une même réalité sur laquelle pourrait se faire un accord général fondé sur la science, on voit à l'œuvre un travail cognitif et politique distribué, développé par des acteurs inégalement en capacité d'agir sur la trajectoire des problèmes et de coproduire la tangibilité et la portée des solutions qu'ils défendent » (p. 90). C'est au sein de l'activité argumentative des acteurs qui prennent part aux différentes controverses environnementales que les auteurs suivent ce travail de détermination du futur et qu'il est possible pour eux d'observer des asymétries entre les collectifs qui s'y expriment. Ils se demandent comment « des visions [du futur] sont retenues, révisées, critiquées ou rejetées » (p. 159).
- 8 Tout d'abord, il nous faut repartir de la notion de *portée*, définie par les auteurs dans *Argumenter dans un champ de force* (2011). Cette notion permet selon eux d'éviter l'écueil des théories de l'argumentation qui opèrent une distinction entre les arguments qui s'appuient sur les précédents et ceux qui raisonnent par les conséquences pour convaincre de l'avènement d'un futur. Pour les auteurs, les énoncés sur le futur entretiennent un rapport complexe aux temporalités car ils « sont au cœur d'une tension entre l'appui sur ce qui est déjà-là, ce qui s'est déjà produit, et la référence à ce

qui n'a pas encore eu lieu mais devrait advenir » (p. 154). En effet, si on suit l'ensemble des épreuves, des actes et des discours engendrés par un événement (ex. : Fukushima), on peut saisir la manière dont ce dernier est soumis à l'évaluation des acteurs pour le définir comme un précédent (ex. : Fukushima nous a montré que X) et en tirer une logique d'action pour le futur (ex. : il faut sortir du nucléaire ou il faut adopter le principe de précaution). Les visions du futur sont toujours liées à des événements reconfigurateurs dont on ne peut prédire les conséquences à l'avance, et pour dresser le tableau des conséquences de l'action et du jugement, les acteurs vont toujours se baser sur ce qui surgit dans le présent. Cela implique deux choses pour les auteurs.

- 9 En premier lieu, on a affaire à des processus ouverts, où la liste des conséquences n'est pas fixée par avance. Les auteurs proposent le concept de *conséquentialisme ouvert*, permettant de saisir comment la liste des conséquences se redessine à chaque événement ou surgissement inattendu, et auquel ils opposent le *conséquentialisme borné* qui détermine cette liste à l'avance. À « Si X alors Y », les auteurs préfèrent « si X alors peut-être bientôt Y ». Ensuite, comme il est difficile pour les acteurs de dresser la liste des conséquences sur le temps court, les auteurs nous invitent à suivre ces processus sur le temps long (ou du moins celui que les acteurs se donnent) et à rester attentifs aux *ouvertures d'avenir*. Ce concept, repris à Duval (Duval 1990), sert à souligner l'aspect toujours ouvert du futur et la façon dont il se joue constamment dans le présent. À chaque épreuve ou alignement temporaire dans la bataille des controverses, les acteurs ouvrent et ferment l'avenir, et redéfinissent dans le même coup le degré d'ouverture de *l'angle des futurs* (ex. : après Fukushima, la catastrophe devient possible pour certains ou incontournable pour d'autres).
- 10 Outre le suivi sur le temps long, la sociologie des controverses est conviée à toujours laisser l'enquête ouverte afin de rester attentive aux reconfigurations et à l'impact de certains événements sur les jeux d'acteurs. Pour traiter la masse d'information, ils proposent de s'aider d'outils de traitement quantitatif comme Prospero. Aux cartographies qui figent les jeux d'acteurs à l'instant T, les auteurs optent pour le repérage des points de basculement qui servent de bornes à la fabrication des futurs et leur permettent de constituer des séries⁴. Aucun argument ne peut gagner en crédibilité sans spécifier l'échelle de temps dans laquelle il se situe. En fonction de la manière dont les acteurs arrivent à harmoniser les différentes échelles temporelles, la nature des prises sur le futur change considérablement. Les auteurs remarquent que plus l'énoncé se situe sur le temps long, moins il aura de *portée* et sera indexé à l'action (voire, dans le régime de l'urgence, il pourra aller jusqu'à écarter la délibération collective), et plus il offrira une prise à la critique. Par exemple, si le rapport du GIEC dit que le réchauffement dépassera 2°C d'ici 2050, l'énoncé sera rapidement indexé à l'action alors que s'il dit qu'il aura lieu d'ici deux siècles, la scénarisation sera plus abstraite et la logique d'action indéterminée. Ici la *portée* de la prédiction change radicalement.
- 11 Les échelles temporelles peuvent aussi se superposer et entrer en conflit en fonction des contraintes ontologiques de l'objet mis en cause (ex. : alors que 300 ans est un cycle de vie court pour les déchets radioactifs, il est long du point de vue de l'histoire humaine). Ces tensions temporelles sont repérables dans les discours grâce à des opérateurs de type « déjà » ou « désormais » associés à « pas encore ». Dans le dossier du gaz de schiste, les auteurs repèrent que le régime de l'urgence sert à désigner le temps de la décision politique, sous la pression des acteurs industriels dont les permis

de recherche ont déjà été négociés. Mais cette urgence se heurte à d'autres approches : celle du moyen terme qui révèle une tension entre un basculement vers une économie post-hydrocarbures et le maintien du statu quo sur plusieurs années, et celle du temps long, dont le report sur la recherche est nécessaire au développement de technologies alternatives à la fracturation hydraulique jugée nocive pour l'environnement. Du côté des mobilisations telles que Notre-Dame-des-Landes, dont les critiques s'appuient sur le temps long et se basent sur d'autres dossiers (ex. : l'amiante), le report sur les générations futures est jugé inacceptable, et elles militent pour une décision politique réversible. En retour, ces mobilisations sont écartées car accusées d'être trop « locales » et « subjectives » et se voient adresser dans le même coup la critique NIMBY⁵. S'il faut bien affirmer que le futur est toujours « une chose à faire » (Berger, 1958) et qu'il suppose la délibération collective, il reste encore à déterminer quels collectifs y prennent part. La question est cruciale pour les auteurs, car si les experts du risque et les politiciens « nous » imputent les responsabilités de cette crise à tous, il semblerait que « nous » soyons exclus de la manière de la résoudre. De plus, ce « trop local » et « trop subjectif » reproché à ceux qui font l'expérience de la crise dans les milieux, vient répondre, selon les auteurs, à une faiblesse du discours catastrophiste qui ne reconnaît pas de signes précurseurs : tout y est silencieux et ne se révèle qu'après coup. Ce régime d'énonciation dominant ne laisse pas ou que très peu de place à l'anticipation, la vigilance ou l'alerte. Aussi, il a tendance à fermer l'angle des futurs et à être antidémocratique, l'urgence du problème ne laissant pas le temps à la délibération collective.

- 12 La *pragmatique des futurs* est un modèle heuristique qui permet aux auteurs de démontrer que les visions du futur sont éminemment politiques dans le sens où elles engagent des batailles sur la manière de résoudre la crise. Elles trouvent un fondement dans l'expérience et leur emprise peut s'affaiblir ou se renforcer au gré des événements. L'emprise du catastrophisme résiderait finalement dans sa capacité à masquer et à évincer d'autres formes de participation et les discours critiques qui leur sont associés (ex. : anticipation et critique de l'urgence). Ces éléments permettent de comprendre cette rengaine qui revient sans cesse dans l'ouvrage contre les *Science and Technology Studies*. Selon les auteurs, si les STS ne souhaitent pas faire le jeu du néolibéralisme par l'évitement de la critique et de la description des relations d'emprise⁶, ou bien réifier une histoire globale, il nous faut retourner aux bords de l'irréversible, dans les milieux, afin de saisir l'expérience du temps et de ses variations. La sociologie des controverses est conviée à approfondir la part qualitative de l'enquête et à sortir des débats publics où les problèmes sont déjà là, pour voir ce qui se joue dans les « milieux irréductibles ».
- 13 Dans un deuxième temps, le lecteur quitte la bataille des discours pour plonger dans les savoirs issus de l'expérience sensible de la crise.

Redéfinir l'enquête par les milieux

- 14 Se voulant résolument pragmatiste, la proposition théorique des auteurs se traduit à la fois par la recherche d'un pluralisme des rapports au monde et par l'appui continu sur l'expérience des acteurs. L'enjeu est de lutter contre le lissage des discours autour de mots clés qui appauvriraient les revendications exprimées, les expériences vécues. L'expérience est mobilisée dès le départ, dans une filiation aux travaux de William

James, et avec un appui fort sur ce qui a trait au sensible. Si la sociologie est attendue sur une critique radicale de la société, il faut « proposer une boucle réflexive sur les concepts et les expériences par lesquelles se fabrique continûment le monde social » (p. 498). Les auteurs s'opposent à la tentation de déployer une sociologie des « grands récits » qui sombrerait dans le déterminisme.

- 15 La *pragmatique des transformations* est présentée comme une approche permettant de faire le lien, de saisir dans le même cadre à la fois la prolifération des causes (qui impliquent des hiérarchisations) et la diversité des expériences (qui peuvent se jouer dans les interstices). Dit autrement, les transformations des discours en dispositifs permettent de « réarticuler les trajectoires publiques et les ressorts de l'expérience sensible » (p. 312). C'est ici que la notion de *milieu* entre en jeu. Dans le glossaire, les auteurs proposent de le définir comme « le creuset de l'expérience pure » (p. 602) et de suivre la proposition d'Augustin Berque qui oppose le *milieu* ancré dans l'expérience à un *environnement*, idéal, objectif, hors-sol et universel. Selon les auteurs, passer par les milieux permet d'éviter une étude de cas où discours et acteurs se retrouveraient figés. Au contraire, elle nous convie à suivre les microvariations sur le temps long et à s'intéresser aux expériences du sensible. Elle prend le contre-pied d'une étude par élément problématique isolé – qu'il soit produit chimique ou pollution atmosphérique – et propose de s'intéresser à des phénomènes qui apparaissent dans les marges de l'enquête, notamment les effets combinatoires de ces éléments dans un même milieu. Être attentifs aux frictions entre les milieux permet de repérer les formes d'expériences qui en émergent et notamment des formes de participation d'une autre nature que celles des débats publics, déjà largement documentées⁷. Les auteurs opposent un « participatif mou » à une participation quotidienne, intimement ancrée dans les milieux et capable de créer des ouvertures d'avenir. Par ce prisme, les auteurs peuvent renouer avec les alternatives car, pour eux, c'est dans « les rapprochements continus entre expériences sensibles et dispositifs, dans les formes de vigilance et les stratégies inventives » (p. 453) qu'émergent de possibles *contre-anthropocènes*.
- 16 Le chapitre 10, alimenté par une enquête sur l'estuaire de la Gironde, permet de mieux saisir comment une entrée par les milieux alimente la réflexion sur la *pragmatique des transformations*. À commencer par la prise en considération du caractère mouvant des estuaires : plus qu'une simple caractéristique du milieu, il oriente la pratique du sociologue, en « exigeant de rompre avec la rhétorique du cadrage pour renouer avec une logique du mouvement » (p. 447). Les contraintes, les risques et dangers qui menacent cet environnement sont nombreux, qu'il s'agisse de l'évolution du trait de côte, du bouchon vaseux qui change de mode d'existence, de l'usage des pesticides dans les vignes, ou de l'activité d'une centrale nucléaire un peu trop proche, etc. Dans cet environnement, nous voyons comment différents objets saisis par leurs enjeux environnementaux propres se rejoignent, dialoguent et permettent une certaine créativité locale. La rencontre avec un producteur de vin en biodynamie permet de souligner des manières qu'ont les acteurs de se rendre sensibles aux moindres variations du milieu. Les auteurs parlent alors d'une « version écologique du *care* » propice à développer sa créativité pour agir. Et c'est là la promesse la plus intéressante du livre, bien qu'à peine esquissée. Alors qu'on assiste à une recrudescence des travaux sur le *care* (Tronto, 1993) dans des champs de recherche aussi variés que la médecine (Mol, 2002) ou l'agriculture (Puig de la Bellacasa, 2015), comment penser les questions environnementales par le *care* ? Les auteurs soulignent que toute alerte prend forme

sur un fond d'attention-vigilance. Or la sensibilité voire l'hypersensibilité des acteurs ancrés dans leurs milieux est un ressort majeur pour la vigilance. Des connaissances sont acquises dans ces nouvelles formes de participation et ouvrent les possibles face à la crise.

- 17 C'est au fil de la dernière partie du livre que s'amorcent finalement les possibilités de repenser l'articulation entre l'enquête des grands discours qui parcourent les cas de controverses environnementales et la microsociologie des expériences au monde.

La pragmatique des transformations et la question des emprises

- 18 Les auteurs nous proposent dans cette partie de replacer leur modèle théorique dans une pluralité d'approches sociologiques. Six logiques sociales sont listées : elles engagent « des formes de raisonnement et d'enquête développées jusqu'alors par des courants différents voire opposés » (p. 499). Dans le cadre général déployé au travers des logiques sociales, les relations de transformation émergent comme autant d'indices sur les changements de régime opérés par les acteurs.
- 19 L'une des relations de transformation exposée, qui nous paraît particulièrement intéressante, est celle des emprises et débordements. Elle traduit le fait que tout milieu (et ceux qui le peuplent) peut à un moment donné être contrôlé et subir « un pouvoir hégémonique » (p. 508) d'une entité particulière. C'est par cette relation de transformation – entre milieux hétérogènes et milieux sous emprise – que les auteurs essaient de concilier la sociologie critique et la sociologie pragmatiste. C'était déjà l'objet de l'article paru en 2015 dans *SociologieS* écrit par Francis Chateauraynaud (Chateauraynaud, 2015). L'hégémonie sur un milieu est traditionnellement dévoilée par la sociologie critique. Or passer par cette transformation des emprises et débordements permet d'en offrir une signification pragmatique en restant très proche de l'expérience des acteurs. L'exemple d'une centrale nucléaire peut apparaître comme un archétype d'un milieu sous contrôle, et pourtant, alors même qu'elle est censée être très protégée, « cela fuit de partout et tout n'est pas sous contrôle ». En fin de compte, c'est seulement grâce à des processus d'hypervigilance que l'on peut briser l'opacité associée à l'emprise du milieu.
- 20 C'est avec un regard réflexif sur leurs propres travaux et certains éléments d'actualité que les auteurs souhaitent enfin souligner l'engagement résolument politique des acteurs pour imaginer un autre monde possible. Ils nous montrent « l'importance prise par l'invention de micro-mondes »⁸ (p. 526) qui peuvent aller jusqu'à ébranler au moins localement les règles du système dominant (exemple du mouvement Nuit Debout). Il y a quelque chose d'intéressant à suivre « les circulations, entremêlements, interactions entre les différents régimes d'alerte et de mobilisation politique » (p. 527). C'est bien là qu'est l'intérêt de développer une *pragmatique des transformations* prête à suivre les acteurs concernés, quels que soient leurs milieux et même si les micro-mondes développés peuvent se marginaliser. Ce sont eux qui recombinaient « les ressorts de la créativité » et permettraient de « redistribuer les prises individuelles et collectives sur le monde » (p. 529).

Conclusion

- 21 Pour appréhender la crise environnementale, Francis Chateauraynaud et Josquin Debaz ont choisi de faire proliférer les dossiers, d'en suivre les trajectoires et de les croiser. Ils proposent un modèle théorique au croisement du pragmatisme et de la sociologie critique, qu'ils éprouvent au fil de l'ouvrage et qui leur permet de circuler dans l'hétérogénéité des cas d'étude. Les apports sont variés et nous choisirons d'en retenir trois : une posture ouverte à l'indétermination du futur ; ce que les auteurs nomment une *casuistique-balistique* qui invite à repenser les formats de l'enquête ; et enfin, la prise en compte des milieux pour alimenter les sciences dites participatives.
- 22 Tout d'abord, les auteurs assument l'indétermination des futurs et cela les amène à entrevoir et à traiter symétriquement – outre le catastrophisme – une pluralité de visions du futur, et de repérer des possibles en émergence. Le geste des auteurs ne s'arrête pas à l'idée de les rendre visibles. En suivant la trajectoire des controverses, il s'agit aussi de qualifier les asymétries de pouvoir qui s'y jouent et de rendre compte des ressources que ces alternatives offrent, afin de donner des prises aux collectifs minoritaires et d'opérer un geste critique. La crise environnementale pose une sérieuse question de démocratie et tout l'enjeu, pour les auteurs, consiste à reconnaître la pluralité des mondes et des collectifs qui les peuplent. L'ouvrage défend en ce sens un projet politique d'une « conception post-dialogique de la démocratie⁹ » (p. 575) par la prise au sérieux des différentes formes de participation et de connaissance dans un monde parcouru d'*incommensurabilités*.
- 23 Par ailleurs, ce livre outille, selon nous, la sociologie des controverses par la mise en œuvre de la « *casuistique socio-balistique* ». Elle consiste à considérer les dossiers de controverses dans leurs interdépendances les uns aux autres et invite les chercheurs à ne jamais refermer les enquêtes et à suivre les microvariations dans les discours. À ce titre, l'enquête sur les formes d'hypersensibilité est passionnante de détails et interroge sur les tensions avec des formes d'objectivation. On peut toutefois se demander comment ce cadrage sur les sensibilités en prise avec des milieux amène les auteurs à redéfinir leurs méthodes d'enquête ? Peut-on parler de « veille du sociologue » – terme qui semble fortement associé à l'usage de Prospero ? Si la méthodologie de la *pragmatique des futurs* est offerte au lecteur, celle mobilisée pour l'enquête sur les milieux sensibles reste discrète.
- 24 Pour finir, l'apport principal de l'ouvrage consiste, selon nous, à faire entrer dans un même modèle heuristique la participation des milieux (et les alternatives en émergence) et le rôle porté par les pouvoirs publics et les experts. Autrement dit, les auteurs nous invitent à repenser la participation des publics dans la description des activités au contact même des choses. À ce titre, leur approche ouvre selon nous des pistes pour penser l'habiter comme une activité quotidienne pouvant faire surgir des formes de critiques en actes (Pruvost, 2017). Néanmoins, si la *pragmatique des transformations* a la vertu de ne pas réifier le dualisme institution-alternative, il nous semble qu'elle a tendance à créer une sorte de rupture artificielle entre ce qui appartient au domaine de l'argumentatif et des controverses (parties I et II du livre) et ce qui est de l'ordre du sensible, de l'expérience (partie III).

BIBLIOGRAPHIE

- Berger, G. (1958), L'attitude prospective. *Prospective*, 1, 1-10.
- Blondiaux, L. & Sintomer, Y. (2002), L'impératif délibératif. *Politix*, 15(57), 17-35.
- Callon, M., Lascoumes, P. & Barthe, Y. (2001), *Agir dans un monde incertain : essai sur la démocratie technique*. Paris : Seuil.
- Chateauraynaud, F. (2011), *Argumenter dans un champ de forces. Essai de balistique sociologique*. Paris : Petra.
- Chateauraynaud, F. (2015), L'emprise comme expérience. *SociologieS* [En ligne], Dossiers, Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations. Consulté à <http://journals.openedition.org/sociologies/4931>.
- Chateauraynaud, F. & Torny, D. (1999), *Les Sombres Précurseurs. Une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*. Paris : Éditions de l'EHESS.
- Duval, R. (1990), *Temps et vigilance*. Paris : Vrin.
- Latour, B. (2015), *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*. Paris : La Découverte.
- Mol, A. (2002), *The body multiple: ontology in medical practice*. Durham-London: Duke University Press.
- Pruvost, G. (2017), Critique en acte de la vie quotidienne à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (2013-2014). *Politix*, 117(1), 35-62.
- Puig de la Bellacasa, M. (2015), Making Time for Soil: Technoscientific Futurity and the Pace of Care. *Social Studies of Science*, 45(5), 691-716.
- Rancière, J. (2004) *Aux bords du politique*. Paris : Gallimard.
- Servigne, P. & Stevens R. (2015), *Comment tout peut s'effondrer*. Paris : Seuil. Consulté à <http://www.seuil.com/ouvrage/comment-tout-peut-s-effondrer-pablo-servigne/9782021223316>.
- Tronto, J. (1993) *Moral Boundaries. A Political Argument for an Ethic of Care*. New York: Routledge.

NOTES

1. Nous tenons à remercier les participants au séminaire invité du 9-10-18 au Centre de sociologie de l'innovation, ainsi que les auteurs pour les riches discussions qui ont nourri ce compte rendu de lecture.
2. Les auteurs insistent sur l'interdépendance des risques et des causes environnementales, mais ils oscillent tout au long de l'ouvrage entre le pluriel et le singulier pour qualifier la crise. Afin de simplifier leur propos, nous avons choisi de parler de la crise au singulier mais nous invitons les lecteurs à garder à l'esprit son caractère protéiforme (crises écologique, sanitaire, alimentaire, démographique, etc.).
3. Ici, nous rapprochons l'idée de Rancière pour qui l'égalité n'est jamais donnée et est toujours actualisée par l'action des minorités (ou les « sans-part ») afin de *compter* en démocratie (voir Rancière, 2004). À ce titre, nous sommes surprises de ne retrouver aucune mention de cet auteur dans le livre, malgré l'usage de la notion de *bords*, l'intérêt porté à la question démocratique et aux asymétries de pouvoir entre les collectifs.

4. Pour nous repérer dans le processus de détermination du futur, ils nous offrent également trois tableaux des *matrices des futurs* – matrices dont les acteurs ont besoin d'articuler et de surmonter les tensions afin de trouver une puissance d'expression au sein des controverses. Il s'agit de la matrice des échelles temporelles (p. 164), des dispositifs ou régimes d'énonciation des futurs (p. 168) et des praxis instituant (p. 178).
 5. NIMBY est l'acronyme de « Not In My Back Yard » disqualifiant la défense du local.
 6. Pour J.-B. Fressoz, le chercheur en STS est un « collaborateur passif des pouvoirs liés à l'extension du néo-libéralisme » (p. 55). Selon D. Pestre, les STS ont tendance à « saucissonner le social » par la multiplication des descriptions de l'action située. Cela a pour effet d'invisibiliser les formes de gouvernement liées aux technosciences et de commodifier ainsi le monde dont a besoin le néo-libéralisme.
 7. Voir notamment les nombreux travaux de la revue *Participations* sur l'impératif délibératif (Blondiaux et Sintomer, 2002) et les dispositifs de participation institutionnalisés.
 8. Selon les auteurs, les micro-mondes seraient des témoins de la pluralité des formes de vie et ils seraient « capables d'inverser ou d'infléchir localement les lois dudit “système capitaliste” » (p. 526).
 9. La démocratie dialogique est l'objet de l'ouvrage *Agir dans un monde incertain* (Callon, Lascoumes, et Barthe, 2001).
-

AUTEURS

ÉMILIE PERAULT

CSI, I3, Mines ParisTech, PSL University, CNRS, UMR 9217

SOPHIE TABOURET

INRA – UMR SAD-APT, CSI, I3, Mines ParisTech, PSL University, CNRS, UMR 9217

<https://orcid.org/0000-0002-7482-1288>